





Gilles-Olivier Silvagni

# **LE CHALET DES ALLAMANS**

*LES DONNADIEU II*

Roman

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

**ISBN : 979-10-359-2929-9**

© Gilles-Olivier Silvagni

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Pour Say Boungnaseng,  
sans qui rien ne serait possible.*



## CHAPITRE PREMIER

Le capitaine Morel s'installa sur la confortable banquette arrière du taxi londonien hélé à Regent's Park, près du QG des services de renseignements français. Le chauffeur se retourna brièvement vers son client, jeta un coup d'œil appréciateur sur les décorations françaises et anglaises à côté de l'insigne de pilote fixés sur son battle-dress bleu clair et proposa :

— *Biggin Hill?*

— *No: Croydon Airport please.* Nous y serons avant 8h?

— Certainement, Sir.

Le chauffeur hésita un instant, puis la curiosité l'emporta.

— Puis-je vous demander si vous êtes français ?

— Bien sûr, répondit le capitaine Morel, un peu surpris, puis désignant son uniforme des Forces Aériennes Françaises Libres: « ça ne se voit pas ? », dit-il sur le ton de la plaisanterie.

— Si bien sûr, mais vous parlez presque sans accent.

— C'est que ma mère était anglaise, du Surrey, figurez-vous !

— Splendide, s'exclama le chauffeur : Le meilleur des deux mondes n'est-ce pas ?

Puis le regard du chauffeur s'attarda un bref instant sur le visage affreusement brûlé du capitaine Morel, avant de revenir sur la circulation londonienne, très clairsemée à cette heure matinale. Le taxi s'engagea dans des quartiers londoniens durement frappés lors des derniers bombardements allemands. La Luftwaffe y avait renoncé depuis juin 41 devant l'efficacité redoutable des Spitfires et des canonnières anglais, mais les cicatrices étaient toujours là, béantes, de tant de maisons incendiées et effondrées.

Jean-Yves Morel rendit son regard de sympathie et d'estime à son *London cab driver*. Le courage et le flegme légendaire des londoniens pendant le terrible Blitz aérien de 1940 n'avait d'égal que leur immense reconnaissance à l'égard des aviateurs britanniques et étrangers qui avaient victorieusement combattu les chasseurs et les bombardiers allemands au-dessus de Londres. Et les chauffeurs de taxi londoniens étaient la vivante incarnation de ce flegme et de ce courage. Morel contemplait discrètement le bon visage de son chauffeur, en se remémorant l'anecdote qui courait pendant le Blitz à ce sujet.

On racontait que le général polonais Anders, un chef militaire au courage légendaire, avait pris un cab en plein Blitz un soir de l'été 1940, lorsque les allemands avaient déchainé sur Londres une véritable pluie de bombes. Le chauffeur imperturbable avait poursuivi sans broncher une interminable traversée de la ville, tandis que les explosions et les incendies se multipliaient sur leur chemin, les immeubles touchés dont certains s'effondraient sur la chaussée les contraignant à de longs détours dans les rues de Londres éclairées par les flammes des innombrables incendies. Lorsque finalement le taxi parvint indemne à destination, le général Anders, resté de marbre durant



tout le trajet, sortit de la voiture, s’avança à hauteur du chauffeur pour le régler et ne put retenir une remarque non dénuée d’une certaine émotion :

— Un vrai miracle, je pense !

— N’est-ce pas ? rétorqua aussitôt le *cab* londonien.

Et d’ajouter d’un ton pensif :

— Réussir à traverser tout Londres sans un seul feu rouge, c’est du jamais vu !...

Le capitaine réprima un sourire à l’évocation de ce souvenir puis demanda :

— Vous pensez vraiment que nous y serons d’ici une heure ?

— Nous allons certainement essayer, Sir ! annonça le brave homme, en accélérant encore la marche de son antique London cabbie...

Le vieux taxi s’arrêta finalement pile à l’heure devant l’impressionnant hall d’accueil de Croydon Airport, l’ancien aéroport international de Londres, pilonné par la Luftwaffe dès le début du Blitz.

Outre le grand Hall et l’Hôtel international, il restait à peine quelques hangars intacts et une partie des deux grandes pistes principales. Depuis juin 40, c’était désormais Biggin Hill situé à une dizaine de kilomètres plus au sud de Londres qui était devenu la base aérienne principale de la Royal Air Force. Depuis juillet 40, l’ancien aéroport n’accueillait plus aucun vol civil et

servait de base à l'un des plus célèbres *squadron* qui s'était illustré au-dessus de Londres lors de la Bataille d'Angleterre. Il servait aussi de base aux expéditions nocturnes des Lysander spécialement préparés pour les vols de nuit à destination ou en provenance de la France occupée.

Le prestigieux pavillon central de l'aéroport international qui avait vu défiler tout ce que les années folles comptaient de célébrités et de Grands de ce monde, trônait désormais au-dessus d'un embryon d'aérodrome aux pistes couvertes de cratères de bombes remblayés plus ou moins sommairement. Les hangars détruits remplacés par des structures provisoires érigées en hâte durant l'été 40 abritaient les hurricanes et les Spitfires installés là à demeure depuis la Bataille d'Angleterre - *the Battle* comme disaient les Anglais.

En revanche, les personnels eux, à commencer par les pilotes de chasse, bénéficiaient d'un confort exceptionnel. Ils étaient logés dans le superbe hôtel de l'aérodrome. Quant aux anciens locaux, bureaux et autres salles d'attente de l'aéroport international, ils étaient désormais occupés par divers services administratifs, dont les bureaux du SOE anglais, ainsi, à l'occasion, que par le BCRA français.

Dès juillet 40 en effet, Churchill avait créé le *Spécial Operations Exécutive* - ou la Direction des Opérations spéciales - avec pour mission de soutenir les mouvements de résistance des pays occupés par les nazis. Le Bureau Central de Renseignement et d'Action, service de renseignement de la France Libre créé par le colonel Passy avait quant à lui, en plus des opérations de renseignement proprement dites, toute la responsabilité des

actions menées dans la France Occupée organisées directement depuis Londres.

Les deux services coopéraient activement et notamment lors de l'arrivée à Croydon des résistants exfiltrés de France, afin d'éviter à tout prix l'infiltration éventuelle d'espions nazis, en soumettant les nouveaux venus à un interrogatoire sans concession, tout en croisant les réponses obtenues avec les dossiers préparés par leurs services respectifs. Jusqu'à présent, cette coopération avait parfaitement réussi. Morel et son homologue du SOE réceptionnaient les arrivants, ceux du moins qui n'étaient pas des personnalités au-dessus de tout soupçon, et les interrogeaient longuement dans les locaux spécialement destinés à cet effet, au sein même de l'aéroport. Un bureau des anciens locaux de la douane avait été équipé par le SOE d'un petit miroir sans tain permettant d'observer à loisir depuis un bureau mitoyen leurs « invités », comme disait ironiquement le major Stevens en charge du SOE à Croydon.

En traversant le grand hall de Croydon Airport, le capitaine Morel ne pouvait s'empêcher de passer en revue les événements improbables qui l'avaient amené à occuper cette fonction plus policière que militaire, à laquelle il ne se sentait d'ailleurs nullement préparé. C'est en tout cas ce qu'il avait dit d'emblée à l'officier du BCRA venu le visiter dans sa chambre d'hôpital, le jour même où il avait été décoré et promu au grade de capitaine. Et puis il avait du mal à se concentrer, tant ses brûlures le faisaient souffrir, en plus de le défigurer et de le priver à l'avenir, à cause de son œil droit touché par les flammes, de tout espoir de voler à nouveau, et surtout de jamais reprendre les commandes d'un Spitfire.

— Et puis franchement, je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile? D'ailleurs je ne suis même pas sûr de pouvoir piloter à nouveau un jour! avait-il expliqué en déclinant l'offre de l'officier du BCRA venu lui proposer de rejoindre le Service du Colonel Passy.

— Pour ce qui est de nous être utile, si vous permettez, c'est à nous d'en juger. Et ma présence vous prouve que nous sommes certains que vous pouvez nous aider. Mais pour commencer, il ne s'agit pas de piloter un avion! En fait, vous avez une qualité rare à nos yeux, parmi beaucoup d'autres, c'est que vous êtes parfaitement bilingue. Même aujourd'hui après presque quatre années en Grande Bretagne, il faut bien l'avouer, et c'est une vraie malédiction : les français sont incapables de parler correctement l'anglais, sauf pour l'anglais usuel, technique, militaire bien sûr - et encore, je ne vous parle pas de l'accent !

L'officier s'était interrompu, avait offert une cigarette à Morel qui l'avait acceptée avec reconnaissance - l'hôpital interdisait de fumer dans les chambres et il était privé de tabac depuis près d'une semaine. Tous deux avaient fumé un moment de concert, sans rien dire, puis l'homme du BCRA avait repris :

— Et puis votre mère est anglaise. Cela compte énormément pour nos homologues anglais des services de renseignement, qui se sentiront en confiance. Quant à votre famille, elle ne court aucun risque en France puisque vos proches parents sont tous en Angleterre. Contrairement à la plupart de nos officiers de renseignements dont la famille est susceptible, s'ils sont dénoncés, de servir d'otage aux mains des boches.

Devant l'air peu convaincu de Morel, son interlocuteur s'était un peu énervé et avait insisté avec une force de conviction qui avait surpris Morel :

— Enfin tout de même, capitaine Morel, vous devriez être plus conscient de ce que vous représentez aux yeux des résistants qui nous rejoignent en réussissant malgré tous les risques à passer en Angleterre. À leurs yeux, et si votre modestie ne vous permet pas d'en prendre conscience, laissez-moi vous le dire, vous incarnez tout ce qu'ils admirent. À juste titre d'ailleurs! Enfin, écoutez Morel, excusez-moi mais je n'irai pas par quatre chemins: il faut y retourner mon vieux, sans perdre de temps, sans vous poser de question. Remontez à cheval, tout de suite! Et puis tenez, pour vous en tant qu'aviateur, voici ce que vous aurez à faire...

Plus tard en y repensant, Jean-Yves Morel se demandait comment il avait pu avaler un argument aussi grotesque. Comme si le fait d'être pilote de chasse lui permettrait de mener des interrogatoires plus efficaces simplement parce qu'ils se déroulaient dans l'enceinte d'un aéroport! En revanche, son interlocuteur avait visé juste. Il fallait absolument qu'il retourne au combat, vite, sans laisser le poids des derniers événements s'abattre sur ses épaules et l'enfoncer dans un désespoir qu'il sentait là, très présent et prêt à l'écraser de tristesse. Non pas seulement à cause de son visage qu'il savait à jamais perdu, mais aussi et peut-être surtout, de la camaraderie, de l'entourage irremplaçable de ses amis, de ses frères de combat, dont il était désormais comme exilé.

Et sur ce point, cette proposition inattendue avait quelque chose d'une aubaine. Affecté à une base aérienne, même s'il ne devait plus voler, c'était l'assurance de demeurer au sein de ce

qui était devenu, au fil des trois années de combats qu'il venait de vivre, son seul univers. Il avait donc finalement accepté la proposition, qui avait aussi l'avantage de l'amener à fréquenter les milieux hiérarchiques les plus élevés de la France Libre, et de plus à un rythme qui lui permettait de passer à autre chose, tout en reprenant des forces.

De plus, et même s'il l'avait plutôt mal vécu au début, ses interventions s'étaient rapidement révélées très efficaces et appréciées comme telles. Il fallait bien admettre qu'il avait un argument bien à lui qui lui donnait l'avantage sur tous ceux qu'il interrogeait, un atout inattendu et aussi pénible pour lui-même qu'efficace lors des interrogatoires. Son visage brûlé sur tout le côté gauche avait un effet radical sur ses interlocuteurs, qui ne savaient pas comment faire pour éviter de contempler ses brûlures sans avoir l'air de fuir son regard scrutateur. Et ses yeux bleus perçants avaient pour le coup un effet remarquablement efficace. Ses malheureux interlocuteurs bredouillaient et perdaient toute contenance en sa présence et du coup répondaient immédiatement et avec une totale franchise aux questions que leur posait ce pilote de chasse tout droit sorti de l'enfer...

Le major Stevens était déjà arrivé et se tenait devant la glace sans tain du bureau du SOE, lorsque Morel y pénétra à son tour.

— Hello Jim, pile à l'heure comme d'habitude!

Richard Stevens, comme tous les membres du SOE mais aussi tous les pilotes et les personnels exclusivement britanniques de Croydon, s'était pris d'une véritable affection pour Morel, dont l'anglais irréprochable à peine teinté d'un petit accent français aussi discret qu'exotique les avait conquis. Et Morel, le capitaine

Jean-Yves Morel, ou plutôt Jim à partir de ses initiales j-y-m, comme tout le monde désormais l'appelait depuis que son ancien chef d'escadrille avait vendu la mèche lors d'un atterrissage impromptu à Croydon, Jim, donc, était devenu la coqueluche de toute la base.

— C'est grâce à mon taxi qui n'a pas mis une heure entre Regent Park et ici, expliqua Morel. Un vrai *cab driver* comme on les aime. Pourtant je pensais être en retard: je n'ai été averti du nouvel arrivage que très tôt ce matin.

— Même chose pour moi. Je savais qu'il y aurait une personnalité connue à bord du Lysander de cette nuit, mais finalement il y a aussi un passager supplémentaire, et non prévu au programme. Ils ont décidé ça en France à la dernière minute et votre Service ne nous a avertis que ce matin même, alors que l'avion a atterri vers les cinq heures. C'est inhabituel, pour dire le moins, ajouta Stevens avec une pointe de reproche dans la voix.

— Oui, en effet, mais je ne suis au courant de rien. C'est tout juste si j'ai quelques renseignements avec moi sur notre invité du jour.

— C'est toujours mieux que moi: je n'ai rien du tout ou presque! Et je pense que ça ne va pas se passer comme ça, c'est contraire à toutes les règles ! On n'accepte personne sans avoir été dûment informés en temps utile.

— Il faut croire qu'ils ont improvisé sur place, et, Richard, toi qui as été en mission en France occupée, tu sais bien et mieux que moi que tout n'est ni prévu ni prévisible.

— Je sais bien, ça va Jim, ne t'inquiète pas. Bon, notre invité du jour est en train de sécher depuis plus de trois heures. Nous allons pouvoir commencer à l'interroger, il doit être à point. Qu'est-ce que tu as amené sur lui?

Morel ouvrit le mince dossier remis dans les bureaux du Regent's Park par un adjoint du Colonel Passy. A peine deux feuillets, pas de photos, presque rien sinon le message expliquant brièvement et tentant de justifier la présence de ce passager imprévu à bord du vol de retour.

— Apparemment, ajouta Stevens, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le peu d'informations dont disposaient les français, vous n'avez pas grand-chose vous non plus. Pour le reste, sache qu'ils ont eu un décollage agité d'un terrain situé près d'Orléans, avec en prime une Flack infernale au-dessus de Dieppe. Leur avion a été touché, sans trop de dégâts, mais ils ont eu chaud. Je n'ai pas besoin de te faire un dessin.

Inutile en effet, d'autant que Stevens savait bien que c'était un tir de barrage de la défense aérienne allemande, la fameuse et terrifiante Flack omniprésente et encore plus qu'ailleurs sur le Mur de l'Atlantique, qui avait envoyé Morel au tapis.

Morel jeta un coup d'œil vers la fenêtre donnant sur les pistes et aperçut le petit Lysander encore sur le tarmac. Le gros monomoteur avec ses allures d'avion de chasse de la guerre de 14 ne payait pas de mine, mais c'était un excellent avion, se dit Morel en l'inspectant d'un œil expert. Avec une autonomie de plus de mille kilomètres, des distances d'atterrissage et de décollage incroyablement courtes, et suffisamment petit et silencieux pour ne pas se faire repérer de la DCA allemande,



surtout avec son camouflage. Mais là, dans la lumière rasante du matin, sa peinture noire soulignait au contraire les impacts des éclats d'obus qui l'avaient touché.

— En effet, ils ont eu un voyage compliqué !

Puis, en s'approchant du petit miroir sans tain de la taille d'un tableau, fixé à hauteur d'homme et ouvrant sur une vue complète du bureau des interrogatoires à l'éclairage violent, avec des écouteurs fixés sous le cadre, Morel demanda :

— Tu permets que je regarde quelle tête il a ?

Assis à la grande table d'interrogatoire, presque face à Morel, le nouveau venu, un grand manteau beige jeté sur les épaules, certes de bonne facture mais couvert de boue, un épais foulard en laine rouge autour du cou, une casquette en tweed enfoncée sur la tête, qu'il releva en un geste machinal en découvrant un visage juvénile.

— Mais c'est un gosse ! s'exclama Morel.

— Oui, j'ai vu, dit Stevens, certainement pas vingt ans. Mais quand même assez important pour que votre groupe du maquis près d'Orléans décide de nous l'envoyer sans plus attendre. Et avec des documents qu'il faut que tu regardes tout de suite avant qu'ils ne soient expédiés à Londres pour être vus par nos experts.

Il désigna quelques photos posées sur son bureau une carte de Paris portant quelques annotations allemandes, un relevé à la main d'un bâtiment...

— Tiens Jim, prends cette loupe et regarde : c'est la photo d'un plan de Paris, un plan allemand, qui se passe presque de commentaires.

— Merde. Ils ont miné tout Paris ! Incroyable !

— Oui : tu comprends ce que ça veut dire. Si jamais on en doutait, les boches eux sont prêts à tout, et ça ne m'étonne pas plus que toi. Mais remarque que s'ils ont miné Paris, c'est qu'en fait ils sont eux-mêmes convaincus que nous allons débarquer en force et foncer vers la Capitale. Plutôt encourageant non ?

— Ils ont miné tous les monuments, tous les ponts, même le Pont Neuf ! Ils sont vraiment prêts à tout. Et ce plan, qu'est-ce que c'est ?

— Alors ça, vraiment ça nous intéresse au plus haut point ! s'exclama Stevens. C'est le relevé aérien du Blockhaus construits fin 42 par les Allemands en bordure du Bois de Boulogne sur les anciennes fortifications de Paris. Jusqu'à présent pratiquement personne n'avait jamais pu s'en approcher. C'est une énorme casemate, on ne sait pas de combien d'étages en-dessous, avec un garage dont on connaissait l'existence mais dont il n'y a pas moyen de savoir ce qu'il abrite exactement, sauf les voitures officielles du QG du Gross Paris, qui semble s'y réunir régulièrement.

— Et c'est ce gosse qui nous a ramené tout ça ?

— En tout cas, c'est ce que nous ont affirmé les gens du réseau qui nous envoyé le tout après avoir réussi à lui faire quitter Paris à destination du maquis orléanais, où ils avaient préparé le départ d'un responsable de chez eux pour Londres. Du coup ils

ont fait monter le gosse dans l'avion en plus de leur homme à eux, et nous l'ont expédié avec les documents.

— Quelque chose me dit que ce gamin ne fera pas de difficultés pour nous raconter ce qu'il sait, murmura Morel en observant le jeune homme qui s'était levé et avait commencé à retirer son manteau, avec quelques difficultés.

— En fait je suis même certain qu'il ne demande pas mieux que de coopérer. D'autant qu'il semblerait que ces derniers jours ont été difficiles pour lui. D'ailleurs il a été blessé au bras, sans gravité mais il a dû le sentir passer. L'infirmière qui lui a refait son pansement tout à l'heure nous a dit qu'il semblait courageux mais passablement éprouvé.

À présent le gosse s'était rassis à la table et avait retiré sa casquette, révélant une chevelure blonde qui accentuait plus encore son jeune âge. Son bras gauche était bandé et retenu en bandoulière.

— Tu commences ? fit Morel, en ajoutant malicieusement : avec une grande tasse de thé comme d'habitude ? Et des cigarettes ?

— Avec une grande moque de thé bien chaud et bien sucré, et ça m'étonnerait qu'il refuse : il a l'air complètement frigorifié, répartit Stevens en faisant signe de le suivre à une sentinelle équipée d'un plateau supportant deux grandes tasses de thé et quelques tranches de pain de mie.

Morel se coiffa des écouteurs et prit place devant la glace sans tain.



## CHAPITRE II

La veille au soir, aidé par un maquisard qui lui faisait la courte échelle, Camille s'était péniblement hissé dans le cockpit arrière du Lysander dont le moteur vrombissant faisait vibrer tout l'habitacle, et s'était tant bien que mal installé le dos dans le sens de la marche, face à l'autre passager. Il y avait une sorte de minuscule repose-pied au fond du cockpit arrière qui en principe ne pouvait emporter qu'un seul passager. Il s'était assis dessus tant bien que mal, la tête presque à hauteur des genoux, plié en avant, dans une position très inconfortable.

À peine était-il installé qu'une main gantée repoussa la vaste verrière du cockpit arrière qui se referma sur les deux occupants avec un claquement sourd, tandis que le petit avion s'élançait déjà en cahotant violemment sur la piste improvisée au beau milieu d'un champ de luzerne en friche. Une forte odeur d'huile chaude et de kérosène envahit l'espace confiné de l'habitacle. Derrière lui, un panneau hérissé d'instruments lui meurtrissait le dos. Son bras gauche enveloppé d'un gros pansement posé à la hâte lui faisait un mal de chien. Camille serra les dents, et leva les yeux vers son vis à vis, à peine entrevu lors de l'atterrissage du petit avion à l'allure fragile et démodée censé les emmener en Angleterre.

La lumière des phares des quelques voitures disposées autour de la zone de décollage éclaira brièvement l'intérieur de l'habitacle et le visage blême et figé de peur de l'homme en face de lui se détacha un instant dans l'obscurité. Le malheureux

ouvrait des yeux épouvantés et tremblait de tous ses membres, tandis que le vacarme du moteur éclatait à plein volume dans le faible espace qu'ils occupaient. Le Lysander s'élança et s'éleva soudain dans les airs presque à la verticale avec une rapidité et une vitesse qui enfonça la tête de Camille entre ses jambes. Son bras blessé cogna violemment contre une poignée de maintien à laquelle il s'agrippa aussitôt de la main droite. Le cœur au bord des lèvres et la tête bourdonnante, il se sentit pris d'une nausée irrésistible qui lui fit remonter un flot de bile amère qu'il réussit in extremis à ravalier.

Les interminables instants qui suivirent furent un long et cruel calvaire pour les deux malheureux passagers, gémissant et jurant, cramponnés de toutes leurs forces et pourtant ballotés dans tous les sens, persuadés que leur dernière heure était venue. Puis aussi soudainement que ce capharnaüm s'était déclenché, l'avion se stabilisa, le vrombissement du moteur s'apaisa pour laisser place à un ronronnement régulier. Camille releva la tête et regarda autour de lui.

Ils étaient au-dessus des nuages et une lune au dernier croissant éclairait d'une lumière bleutée apaisante leur habitacle et en dessous d'eux, la surface moutonneuse et cotonneuse de gros nuages blancs. A l'avant, le pilote leva le pouce de la main droite en hurlant :

— OK?

Devant lui, le passager répondit par un geste de la main et un vague borborygme qui eurent sans doute pour effet de rassurer leur pilote. En se tordant le cou, Camille entrevit sa tête casquée de cuir et devant lui et les faibles lueurs du tableau de bord, l'énorme moteur et l'hélice brassant l'air qui les emmenaient vers

la liberté. Il se sentit envahi d'une formidable jubilation et se retournant vers son vis à vis levant à son tour le pouce en signe de victoire.

Le visage enfoui dans ses mains, l'autre ne réagit pas. Camille inquiet hurla:

— Ça va? Monsieur?

— Oui ça va laissez-moi, oh la vache, oh putain! répondit l'autre avec un fort accent du sud-ouest tellement inattendu que Camille ne put réprimer un début de fou-rire, aussitôt tué dans l'œuf par une embardée soudaine de l'avion.

Camille se redressa et jeta un coup d'œil circulaire. Les grands nuages blancs s'étaient espacés autour d'eux, mais un premier puis un second et aussitôt une kyrielle d'autres petits nuages noirs firent une apparition soudaine. Ils semblaient éclore comme des fleurs maléfiques, loin d'abord puis bien plus près de leur avion, qui éclataient autour d'eux accompagnés, avec un léger décalage, des premières détonations des obus de la Flack allemande.

À leur atterrissage en Angleterre, et malgré l'accalmie dont ils avaient profité au-dessus de la Manche puis en survolant la campagne anglaise, les deux malheureux étaient prêts de défaillir quand on les extirpa enfin de leur minuscule cockpit puant et couvert de vomissures.

Trois hommes en uniforme entourèrent aussitôt le compagnon de Camille et l'emmenèrent en le soutenant vers une voiture garée au bord de la piste en dur, tandis que lui-même était

emmené d'autorité vers un vaste bâtiment tout proche, dans l'air pur et frais du petit matin.

À présent, Camille, à peu près remis de ses émotions, le bras fraîchement bandé par une infirmière en uniforme, attendait sans impatience qu'on vienne le voir. Les maquisards près d'Orléans l'avaient prévenu qu'on allait très certainement l'interroger et qu'il aurait à raconter les événements des derniers jours. En fait, il ne demandait que ça ! Pouvoir raconter enfin tout ce qui lui était arrivé depuis la soirée d'anniversaire de sa sœur, puis son retour allée des Fortifications, le blockhaus, Werner...

Il n'avait qu'une idée, c'était de se libérer de toute cette histoire cauchemardesque. Mais dans le même temps, il redoutait les questions qui ne manqueraient pas de lui être posées, sur son père, bien sûr: Alexandre Donnadiou, le collabo. Donnadiou, le traître, et pire encore le gestapiste et le spoliateur de biens juifs.

La porte s'ouvrit enfin sur un officier anglais accompagné d'une sentinelle les bras chargés d'un plateau. Camille se leva aussitôt.

— Non, monsieur Donnadiou, restez assis je vous en prie, fit l'officier avec un fort accent anglais.

Camille se rassit sans piper mot, puis, tandis que la sentinelle déchargeait deux tasses de thé et une assiette avec quelques morceaux de pain sur la grande table de bois devant lui, il observa son interlocuteur. Un grand type, avec un visage sévère sous sa casquette kaki, qui s'installait tranquillement en bout de table, de sorte que Camille dut se tourner sur sa gauche pour le regarder en face. Un commandant sans doute, se dit-il en comptant ses galons disposés différemment de ceux des français,



ou des allemands songea-t-il en se remémorant en un éclair les uniformes verts feldgrau et chamarrés des officiers allemands. L'officier anglais fit signe à la sentinelle qui se retira aussitôt, puis poussa d'une main une grande tasse de thé vers Camille.

— Servez-vous Monsieur Donnadiou, je vous prie, et mangez un peu tandis que je lis votre dossier.

Il tapota ostensiblement une chemise cartonnée sur la table, puis l'ouvrit posément en la tenant devant lui sans que Camille puisse en apercevoir le maigre contenu, et fit mine de s'absorber dans sa lecture.

— Merci, répondit Camille, qui englouti sa tasse de thé brûlant avec une telle avidité que l'officier leva les yeux vers lui sans mot dire puis lui fit signe de la main de se servir de l'autre tasse, ce que fit Camille sans se faire prier. Il s'empara aussitôt, sans attendre l'invitation, des tranches de pain de mie posées sur l'assiette et les dévora littéralement. Il était affamé, épuisé, meurtri, et les yeux mi-clos, se consacra tout entier à mâcher, avaler, boire un peu de liquide bien chaud, mordre à nouveau dans son morceau de pain...

Lorsqu'il leva enfin les yeux vers l'officier anglais, il sursauta et failli s'étrangler. Le commandant le regardait bien en face, avec une fixité et une intensité impitoyable. Camille rougit, toussota, s'essuya la bouche, puis tenta de se redonner une contenance sous le regard imperturbable du Britannique.

— Well Monsieur Donnadiou, maintenant que vous avez repris un peu vos esprits, vous allez m'expliquer tout cela, n'est-ce pas ?

Il avait sorti de la chemise les photos et les plans que Camille avait amenés avec lui et qu'on lui avait prestement confisqués dès sa descente laborieuse de l'avion, et poussait vers lui le relevé fait à la main par Arnaud, depuis son observatoire en nid d'aigle du boulevard Lannes à Paris.

— Qu'est-ce que c'est exactement, s'il vous plaît ? Nous le savons déjà, je dois le dire, mais je veux entendre vos explications Monsieur Donnadiou.

Il prononçait « donnadiou » avec une insistance vaguement ironique qui avait quelque chose d'hostile, et Camille se sentit aussitôt sur ses gardes. Il décida de répondre de façon aussi précise que concise, tout en se disant qu'il avait affaire à un militaire et qu'il fallait aller droit au but.

— C'est le relevé effectué depuis la fenêtre de sa chambre par Arnaud Fabre. C'est une vue d'en haut du blockhaus à côté de chez moi.

— A côté de chez vous ? s'étonna l'anglais. *Really* ? On permet aux français d'habiter à côté d'un Blockhaus allemand en plein Paris occupé ? Surprenant *isn't it* ?

— Non mon Commandant, enfin je veux dire...

— C'est Major, on dit Major : alors, expliquez-moi : selon vous c'est normal ?

— Non monsieur le Major, ce n'est pas normal, enfin, si ! Je veux dire, si, c'est normal quand on a l'autorisation... Comme tout à Paris, depuis l'Occupation, vous savez : ce qui est normal c'est d'avoir une autorisation, ou un Ausweiss, vous comprenez,

dès qu'il y a des bâtiments pris par les allemands ou réservés pour eux dans Paris, plus rien n'est permis dans le quartier. Tout doit être dûment autorisé, et ce qui n'est pas interdit expressément n'est pas permis pour autant.

Ses explications exactes sur le fond sonnaient faux à ses propres oreilles et Camille se sentait rougir furieusement sous le regard scrutateur du Major.

— Bon, reprit le Major, écoutez Monsieur Donnadiou, pour tout ce qui concerne votre installation porte à porte avec un blockhaus allemand et en plein Paris, vous verrez ça avec les Français Libres. Moi, ce que je veux, c'est que vous commentiez ce relevé, et aussi ces photos, dit le Major, en poussant vers lui les photos fraîchement développées prises depuis la terrasse de l'immeuble chemin des Fortifications.

— Ces photos là, c'est moi qui les ai faites ! dit fièrement Camille. Depuis le toit de mon immeuble : celui où nous étions autorisés à habiter, précise-t-il non sans une nuance de défi dans le ton, qui n'échappa pas au Major.

Depuis son poste d'observation du bureau d'à côté, derrière la glace sans tain qui lui permettait de détailler tout à loisir le jeune Donnadiou qui était assis pile en face de lui, avec le Major Stevens sur le côté de façon à laisser le champ libre aux regards, le Capitaine Morel sentit que le moment était mal choisi pour intervenir. Il fallait gagner du temps, et pour commencer, laisser le Major poursuivre le jeu des questions-réponses précises sur les documents cartographiques et photographiques ramenées par le jeune Donnadiou.

Mais le peu qui était expliqué sur les documents dont il disposait, qui consistaient pour l'essentiel en une note circonstanciée émanant du réseau de résistance de la préfecture de Paris était lourd de sous-entendus et d'implications redoutables. Et Morel au fur et à mesure des réponses de Camille Donnadiou et des réactions du jeune homme qui semblait ne pas se laisser aisément impressionner, se disait que la partie n'allait sans doute pas être facile. Les rédacteurs de la note n'avaient pas caché leurs incertitudes.

Alexandre Donnadiou y était désigné comme un personnage hors du commun, un négociateur avisé et plein de sang-froid, qui dans un premier temps s'était glissé dans les bonnes grâces de l'ambassade d'Allemagne en France Occupée. Il avait réussi à se poser comme un interlocuteur tout à la fois commode et discret pour l'entreprise de récupération - on disait de *confiscation* - d'œuvres d'art de mobiliers anciens et d'objets précieux de toutes sortes saisies et expédiées vers le Grand Reich. Puis, petit à petit, exportées aussi vers des négociants Suisses intéressés par les biens en tous genres provenant de saisies opérées cette fois, non plus seulement par les Allemands mais aussi par des français. Là, la situation prenait un tour très particulier. Rémunérés et officiellement intégrés à la Police Allemande d'Occupation, ces français sans foi ni loi pillaient pour leur propre compte bien plus désormais que pour leurs commanditaires allemands. Eux aussi, avaient trouvé très commode de faire appel à cet excellent intermédiaire qu'était Alexandre Donnadiou. Ce dernier était devenu, au fil des mois, un véritable agent commercial au service de la Gestapo française.

Des témoignages précis et concordants avaient confirmé, et la note sur ce point était formelle, que les choses avaient été

aussi loin que le chargement au siège de la sinistre Gestapo française situé au 93 rue Lauriston, par la camionnette de la Galerie Donnadiou, d'objets et de mobiliers volés dans les appartements juifs dont les occupants avaient été expédiés au camp de Drancy.

Même lorsqu'elle abordait des faits clairement favorables à Alexandre Donnadiou, la longue note circonstanciée que Morel avait eu le temps de lire durant le trajet de Regent's Park à Croydon ne faisait pas mystère des doutes et des inquiétudes qu'inspirait sa personnalité complexe et imprévisible.

Les premières interventions de Donnadiou en faveur de la Résistance s'étaient produites de façon tout à fait inattendue auprès des maquis en constitution dans les Alpes et le Jura français. Très exactement sur le trajet exceptionnellement autorisé pour la Galerie Donnadiou pour ses exportations vers la Suisse et le retour à Paris.

Alexandre Donnadiou s'était à chaque fois trouvé des prétextes officiels pour s'écarter de la route prévue, ou pour s'attarder en chemin afin de prendre contact avec les petits groupes de Résistants en constitution. Début 1943, il avait même aidé à la création d'un tout petit maquis qu'il avait lui-même approvisionné et armé dans la région de Samoëns en Haute Savoie, avec un aplomb et un culot impressionnants.

Puis au fil des nombreux allers-retours effectués, toujours par Donnadiou en personne, les contacts s'étaient établis systématiquement. Et Donnadiou, indiscutablement, prenait d'énormes risques. Y compris de ramener à Paris, derrière des articles de contrebande à destination de la rue Lauriston, des armes et des postes de radio pour la résistance en région

parisienne. L'audace de cet exploit authentique, l'importance de cette livraison inespérée, tout cela avait fait taire nombre d'objections à son sujet dans les QG des résistants parisiens. Et en Savoie comme dans le Jura, les maquisards ne juraient plus que par lui et le flot régulier d'équipements et d'informations qui leur parvenaient par l'intermédiaire de Donnadiou.

La note se concluait par la certitude que Donnadiou avait un temps assez long travaillé essentiellement pour lui-même. Et que sans doute sa perspicacité et sa vigilance avait amené Donnadiou à jouer sur les deux tableaux, puis assez rapidement à choisir le camp de la résistance à l'occupant. Mais il restait suspect de n'être, encore à présent qu'un agent double.

Les quelques informations complémentaires ne s'attardaient pas sur la Galerie proprement dite, qui employait une demi-douzaine de déménageurs, ni sur ses enfants : veuf, une fille Maïté dix-sept ans tout juste, née un an après le garçon, Camille, dix-huit ans fin septembre.

L'autre note, très brève, indiquait que Camille avait été recruté par le réseau Duroc quelques jours seulement avant sa fuite sous les balles des sentinelles allemandes, après avoir échappé à un officier de l'Abwehr, qu'il aurait abattu de plusieurs balles.

Morel retourna vers le bureau du Major Stevens, ouvrit le tiroir du bas et en sortit une boîte en carton pour examiner le petit pistolet Lefrançais dont Camille Donnadiou s'était servi pour tuer l'officier allemand. Il le sortit de la boîte pour l'examiner avec curiosité, étonné par le calibre minuscule de cette arme qui avait pourtant étendu raide mort un officier des services de renseignements allemands, en plein Paris occupé.

Morel remit l'arme dans le carton et le tout en place dans le bureau de Stevens, puis décrocha le téléphone intérieur qui sonna brièvement dans la pièce à côté.

— Richard, dit Morel au capitaine Stevens, je te laisse continuer mais quand même ne le bouscule pas trop, et vient me voir dès que tu le jugeras bon. J'ai pas mal de choses à te dire au sujet de notre jeune homme.

— Ok, fit le Major en raccrochant, et en se retournant vers Camille :

— Au fait, Monsieur Donnadiou : *do you speak english ?*

— Euh, *yes*, Sir, euh, *I do*, euh, enfin un petit peu : j'ai choisis l'anglais comme première langue étrangère au Lycée.

— Bravo s'exclama le major Stevens sur un ton un peu plus chaleureux, cela vous sera très utile dans les temps à venir: et que diriez-vous d'une autre tasse de thé?

— *Yes please Sir !* répondit Camille avec un enthousiasme non feint.

Le major Stevens se leva, ouvrit la porte, donna une instruction à la sentinelle puis fit signe à Camille qu'il revenait avant de refermer la porte derrière lui et d'entrer dans le bureau où Morel l'attendait.

— Il y a un problème Jim ? fit Stevens en regardant Morel qui rassemblait ses notes et les glissait dans sa serviette.

— Je ne sais pas trop. Possible que ce jeune homme nous réserve quelques surprises.

— Des surprises de quel genre ? Agréables, *well*, on peut toujours espérer... ?

— Il va vraiment falloir tirer au clair les conditions dans lesquelles ce gosse a réussi à semer les allemands, après avoir abattu un officier, dans un immeuble en zone interdite à cause du Blockhaus ultra-secret installé à côté de son domicile.

— Tu crois qu'il y a un risque qu'il ne soit pas ce qu'il prétend ? Un simple lycéen pris dans la tourmente ? Une jeune recrue du réseau de résistance de Paris ?

— Ou bien, proposa Morel, si seulement il a vraiment fait la moitié de ce que dit la note des résistants qui nous l'envoient, un héros de dix-huit ans à peine... Pas mal non ?

— *Indeed*, répondit le major : un jeune héros. S'il nous dit la vérité. Mais ça...

— Mais ça, c'est notre affaire Richard. On ne peut pas tolérer le moindre doute. Et franchement, son père, Alexandre Donnadiou, n'a rien de très rassurant. On va voir ce que son fils nous en dit.



### CHAPITRE III

C'était le moment le plus délicat du remontage et Bertrand Fabre orienta la lampe articulée fixée sur son établi de façon à bien voir ce qu'il faisait. Le vieil homme saisit le revolver de la main gauche, ajusta exactement le grand ressort dans son logement, puis comprima la branche de percussion tout en poussant l'ensemble sur la droite jusqu'à ce que le petit tenon d'acier s'insère dans la mortaise creusée dans la carcasse, avec un dé clic annonçant sa parfaite mise en place. Enfin, il posa la plaquette gauche sur la crosse, fit pivoter la plaque de recouvrement et saisissant le petit tournevis réglementaire fournit avec le revolver d'ordonnance modèle 1892, entreprit de revisser la plaquette à sa place.

Il eut un petit soupir de satisfaction. Du bon travail, un nettoyage complet avec démontage et remontage comme au bon vieux temps, et à soixante douze ans passés dont quatre années de tranchées, toujours pas les mains qui tremblent ! Il demeura un instant, avec son arme dans les mains, à songer avec amertume à ce que ce revolver avait représenté pour lui, quand le mot de « victoire » n'était pas interdit, au commandant Fabre son fils prisonnier quelque part en Poméranie dans un stalag disciplinaire, et à la cérémonie au monument aux morts du 11 novembre 1943, la semaine prochaine. Son discours, au fait, qu'il devait prononcer devant le seul Conseil Municipal, les cérémonies publiques étant interdites, n'était toujours pas prêt. Il se sentit envahi d'une ancienne et profonde tristesse.

Se redressant avec un effort sur son tabouret de menuisier, il donna à son revolver d'ordonnance un petit coup de chiffon huilé final, puis le glissa dans son étui de cuir. Il s'apprêtait à ranger le tout dans la cachette aménagée derrière l'établi lorsque l'on frappa à la porte de son atelier. Il eut un petit claquement de langue d'irritation : il avait pourtant bien demandé qu'on ne le dérange pas, pour une fois qu'il disposait d'un peu de loisir en ce week-end de Toussaint !

— Monsieur Fabre ! Vous êtes là ? Je peux entrer ?

La voix de Fernand Desplace, son premier adjoint à la Mairie de Vert était pressante et le gros homme soufflait comme un bœuf dans l'air froid de ce début d'après-midi.

— Entrez par la maison, Fernand, je vous rejoins au salon.

Il referma rapidement l'étui sur son ancienne arme de service, replia le baudrier et le ceinturon à la boucle frappée d'une ancre de marine, dûment estampillé aux armes du 21ème Régiment d'Infanterie de Marine où il avait fini la Grande Guerre avec le grade de capitaine. Puis avec habilité, il glissa le tout dans le logement exactement aménagé derrière la presse française fixée sur l'ancien établi d'ébéniste qui lui servait à bricoler, repoussa celui-ci bien contre le mur, éteignit la lumière et sortit de l'atelier en traversant la cuisine pour retrouver son visiteur.

Debout au milieu du salon, le gros Fernand avait son béret à la main et planquait maladroitement sa cigarette dans sa grosse main de paysan, pour que la jeune madame Fabre ne le surprenne pas en flagrant délit, vu l'interdiction formelle de fumer dans la maison.

— Faut s'dépêcher Monsieur le Maire, vous avez un coup de fil de Paris et je crois que c'est urgent.

— Un coup de fil à la Mairie ? J'espère que tu ne me déranges pas pour un simple appel d'administré alors que nous somme samedi et que la mairie n'est ouverte que le matin !

— Mais non m'sieur Fabre, je ne vous dérangerai pas pour rien. Mais là, si je comprends bien, ça vient de chez vous. C'est un monsieur Tirard qui appelle de chez vous.

— Tirard ? C'est le concierge de chez moi boulevard Lannes. Il t'a dit pourquoi il appelait à la Mairie ? Il aurait pu m'appeler chez moi, je lui ai encore donné le téléphone il y a quinze jours en lui disant de monter m'appeler depuis l'appartement en cas de problème !

Dans le salon, Florence, sa petite fille venue passer le long week-end de la Toussaint à la campagne s'inquiéta aussitôt.

— Monsieur Tirard a appelé ? Il y a un problème à la maison ?

— Mais non, écoute mon petit ne t'inquiète pas tout de suite comme ça, tu es bien comme ta mère ! Non, en fait je crois que ce brave homme a oublié le numéro de téléphone que je lui ai donné alors il appelle à la Mairie... Bon, ajouta aussitôt Bertrand Fabre qui sentait bien ce que sa réponse avait de peu convaincant. Eh bien j'y vais de ce pas et je reviens tout de suite ! Je ne te propose pas de venir avec moi, le temps que tu t'habilles et je serai déjà de retour.

Coupant court, il sortit de la maison avec Fernand sur les talons. Plus inquiet qu'il ne voulait le reconnaître, il pressa le pas, passa rapidement les deux jolis petits ponts de pierre qui enjambaient la Vaucouleurs et redescendit rapidement jusqu'à la Mairie située à une centaine de mètres en contrebas.

— Tu lui as dit de m'attendre ? demanda-t-il à Fernand  
Desplace tout essoufflé et qui peinait à le suivre.

— Oui, mais il n'a pas voulu, il a dit qu'il allait rappeler dans la demi-heure puis a raccroché.

Bernard Fabre remercia son adjoint d'un geste, pénétra dans la petite mairie de Vert située près de la route de Mantes qui traversait le village puis fila s'enfermer dans son bureau où trônait depuis peu sur une petite table près de son fauteuil l'unique téléphone de la mairie. Il décrocha le combiné, attendit la tonalité, puis composa le 10 pour obtenir le standard.

Le téléphone sonna brièvement et une jeune femme répondit en annonçant d'une voix criarde :

— Central téléphonique de Mantes, j'écoute.

— Bonjour Mademoiselle, c'est la mairie de Vert.  
Donnez-moi le Bagatelle 51 36 à Paris s'il vous plaît.

Le téléphone sonna, une fois, deux fois, puis encore à quelques reprises dans le vide et Fabre, perplexe et inquiet fini par raccrocher. Presque aussitôt son téléphone sonna en retour.

La voix reconnaissable de Tirard retentit sur le fonds sonore de sifflements et de craquements qui rendaient les conversations téléphoniques vers Paris presque inaudibles depuis